

UNIVERSITÉ POPULAIRE DU GRAND TOULOUSE

RENCONTRES
et échanges

2019-2020 **#2**

L'UNIVERSITÉ POPULAIRE DU GRAND TOULOUSE

Rencontres et échanges

2019-2020 **#2**

PRÉFACE

Cette année encore nous avons le plaisir de vous offrir ce résumé de nos conférences données au cours de la période 2019/2020. Ce fut une année difficile puisque l'UPGT comme toutes les autres associations culturelles, a dû arrêter ses activités à partir du mois de mars. L'épidémie du Covid-19 et le confinement nous ont privés de nos rencontres. Mais grâce au travail de nos intervenants, et par le biais de l'informatique, vous avez suivi une partie des conférences qui n'ont pu avoir lieu. Vous aurez le plaisir de toutes les retrouver dans ce recueil n° 2.

Que celles et ceux qui ne connaissent pas encore l'UPGT découvrent la richesse de ces présentations. Nous serons heureux de les accueillir dans les diverses salles de la ville de Toulouse, où chaque soir de la semaine se déroulent une centaine de conférences au cours de l'année.

L'UPGT aura cinq ans à la rentrée. Chaque année l'aventure se poursuit et se développe. La gratuité totale, le bénévolat de tous, la diversité toujours renouvelée des thèmes, la qualité des présentations par des intervenants de haut niveau ainsi que les échanges avec le public, font de notre Université Populaire du Grand Toulouse un lieu de rencontres et d'échanges particulièrement apprécié.

Rendons hommage aux intervenantes et intervenants fidèles et enthousiastes qui nous accompagnent depuis toutes ces années. Notre gratitude va à la Mairie de Toulouse qui nous permet d'organiser et de faire vivre notre projet. Et nous remercions le Conseil Départemental ainsi que l'Association Sadir pour leurs apports généreux nous permettant d'éditer ce deuxième recueil de *Rencontres et échanges*.

SOMMAIRE

PHILIPPE ARLET : <i>Le médicament : bénéfices et risques</i>	7
JEAN BARUTAUT : <i>La musique par...</i>	11
SOLANGE BAZELY : <i>Si le tango m'était conté</i>	15
GEORGES BRINGUIER : <i>Hypatie d'Alexandrie</i>	20
ROLAND BUGAT : <i>Médecine et intelligence artificielle</i>	26
JOSEPH CANÉROT : <i>Enseignement de géologie (2019-2020)</i>	32
QUITTERIE CAZES : <i>Qu'est-ce que l'Art Roman ?</i>	43
GUY CHAPOUILLIÉ : <i>Li recordo provençalo</i>	49
JEAN J. CONTE : <i>L'Assistance Humanitaire. Les Médecines Humanitaires</i>	56
JEAN-JACQUES CUBAYNES : <i>« Cal Sempre cantar ». Toulouse : un chant, des voix</i>	65
FRANCIS DURANTHON : <i>La croisière du cochon d'Inde</i>	69
ROCCO FEMIA : <i>D'émigration et d'humanité</i>	72
JEAN-BAPTISTE FOURVEL : <i>Partage des territoires entre hommes et prédateurs...</i>	75
JACQUES FREXINOS : <i>Alimentation, vieillissement, longévité...</i>	82
ANTONIO GUELL : <i>La Renaixença catalane</i>	86
EMMANUEL HINGLAIS : <i>Le Système solaire...</i>	94
MARYSE LABORDE : <i>Le statut des femmes et de leur sacerdoce...</i>	101
PAUL LACOSTE : <i>À propos d'une série documentaire...</i>	105
MARION LEFEBVRE : <i>L'art-thérapie en pratique(s)</i>	109
PAUL LÉOPHONTE : <i>Le miracle toscan</i>	113
NOËLLE ET CLAUDE MAILLET : <i>Verbatim. Prétexes et confidences</i>	119
MICHEL MIGUERES : <i>Périclès et la démocratie athénienne</i>	122
NADINE PICAUDOU : <i>Quelques éléments d'anthropologie des sociétés arabes...</i>	130
GÉRARD PIRLOT : <i>Les états-limites...</i>	138
ALEXANDRE RIBÉRON : <i>Devenir global en s'adaptant</i>	142
ANDRÉ RICARD : <i>Où nous mène le quatrième état de la matière ? Le plasma</i>	145
ELISABETH RIGAL : <i>À la découverte de Nietzsche</i>	148
PIERRETTE SOULA : <i>Emile Galle, un verrier industriel engagé</i>	152
CHRISTIAN THOREL : <i>Le Sens, la sensure</i>	157
FRANÇOISE VALON : <i>Simone Weil. La beauté contre la force</i>	160



GUY CHAPOUILLIÉ

Guy Chapouillié est né en 1942 à Casteljaloux, dans le pays des cadets de Gascogne où le rugby et le cinéma l'ont embrasé dès son plus jeune âge. Après des études secondaires à Agen et à l'Ecole Régionale d'Agriculture de Sainte-Livrade, puis des études à l'Ecole Nationale d'Industrie Laitière d'Aurillac, il devient directeur technique de la coopérative laitière de Brive-la-Gaillarde. Il reprend des études supérieures à l'Institut Agronomique de Paris et à l'Université Paris VIII. Assistant réalisateur à l'ORTF en 1971-1972. Deux thèses en 1978 et 1990 dont une thèse d'État au croisement du monde paysan, de la littérature, de la peinture et du cinéma. Spécialiste de Marcel Pagnol et de Jean-François Millet. Enseignant dans le département cinéma de l'Université de Vincennes de 1970 à 1980 dont il a été le co-directeur de 1977 à 1979. Fondateur de l'École Supérieure d'Audiovisuel de l'Université de Toulouse2-Le Mirail en 1979 qu'il dirigera jusqu'en 2010. Professeur des universités en études cinématographiques jusqu'en 2010 et actuellement professeur émérite ainsi que cinéaste.

23 films, courts et long-métrages en liaison avec sa recherche sur la figure paysanne : « *Le cinéma de Guy Chapouillié s'efforce de fixer les enjeux de la représentation au niveau où se situent ceux des transformations sociales : un cinéma des processus en lutte contre tout cinéma des effets* », *Dictionnaire des cinéastes français d'aujourd'hui*, Cerf, 1988.

Sa dernière direction d'ouvrage : *Marcel Pagnol un inventeur de cinéma*.

Son dernier film : *L'Azegado* (2015, 100 min).

Sa devise : « Pour exécuter de grandes choses, il faut vivre comme si on ne devait jamais mourir » Vauvenargues.

Distinctions honorifiques : chevalier de l'Ordre National du Mérite (2002) ; chevalier (1994), officier (1999) et commandeur (2006) de l'Ordre des Palmes Académiques ; chevalier de la Légion d'Honneur (2016).

Pour en savoir plus : <http://les-films-du-beret.jimdo.com>

Li recordo prouvençalo*

« Trop sûrs de nos moyens nous ne devrions pas dénigrer
mais pressentir le monde, ne pas le brutaliser ni le certifier,
mais lui marquer que nous lui sommes attentifs,
et sans l'avoir insidieusement sollicité »¹.

René Char

« La poésie pour moi n'existe qu'au fin fond de la réalité
et la réalité parle le patois »²

Barbey d'Aurevilly



Hou ! lou vènt-larg brando li fueio ³.

Le cinéma ne m'a pas toujours enchanté, mais tel ce vent du large, il me donne encore le frisson. Dès qu'une salle plonge dans le noir, j'ai la chair de poule avec le pressentiment qu'il va se passer là, pour moi, des choses très sérieuses. À ceux qui craignent de voir les autres se noyer dans les écrans, je veux dire

* Les récoltes provençales. In *Mirèio*, de Frédéric Mistral, éd. G Charpentier, Avignon, 1880, p. 88.

que bien des films n'ont pas manqué de me sustenter en d'indicibles trophées et, séances faisant, surtout ceux de Jean-Daniel Pollet qui forment un archipel dont je m'envivre à cultiver les jardins sans limites. À vrai dire, j'ignore d'où vient le charme persistant de ce rhapsode acrobate, mais je lui fais confiance et je me laisse aller, dévier, dérouter pour de très belles récoltes qui me rechargent. Je ne me soucie pas de lire seulement, mais de repaître mes yeux et mes oreilles au lieu cinématographique où se réconcilient Horace et Théophraste.

Pourvu qu'on ait l'ivresse (1958), *Méditerranée* (1963), *L'ordre* (1974), *L'acrobate* (1976), *L'arbre et le soleil* (1989-90), *Dieu sait quoi* (1994)⁴ m'entraînent dans une chaîne de beautés qui me parle sans toujours saisir ce qu'elle me dit ; mais la suspension de son sens n'est-elle pas essentielle à sa perfection ? Ce que je sais, c'est que, pourtant bien calé dans mon fauteuil, mon corps change de poids et je ne résiste plus au chant des sirènes qui cherchent à me faire jouir en homme complet, jusqu'à la déchirure sublime. Ainsi, au long de leur défilement, ces films feuilletent un livre enfoui au fond de moi, sous toutes les latitudes, sous la ceinture, dans tous les plis et les replis jusqu'à le faire chair et palpable pour l'inventorier et le mettre à jour. Voilà mon état, une sorte d'apaisement de la souffrance entretenue par le désir brûlant de construire, de me construire.

Parfois ça tient à la force de la bouche, lorsqu'un corps tire sur ses cordes vocales pour me décocher un chant ou bien un cri ; alors des suites de mots me transpercent et m'accablent ou me comblent, tout dépend de la distance. Si c'est un chuchotement du bout des lèvres, une pure présence s'installe au creux de l'oreille, se répand et conquiert en douceur la charpente avant d'enflammer le sang, le plus concret des vecteurs de rythme.

Pour aller encore plus vite au sang, le gros plan sur la voix peut englober le corps de celui qu'il vise, le mettre à découvert dans une distance inconfortable. C'est ainsi que *L'ordre* s'est distillé en moi, par la parole d'un lépreux recueillie dans l'île de Spinalonga, ce lieu honteux de l'oubli que le film a remonté à la surface. Des cordes vocales rongées par la maladie, des cordes

mises à sang qui tendent à rompre et délivrent le sage fracas d'une voix déchiquetée qui insiste à me rappeler *L'éruption du Vésuve*, le tableau de Pierre-Henri de Valenciennes, où l'embrasement rouge du cratère s'étiolle pour se propager à hauteur d'homme en nuages sombres et menaçants. Ce fracas est une lumière, un éblouissement, une épreuve pour l'orgueil ; c'est un cri lumineux qui traverse et démarque les films de Pollet. Ce style assourdissant de lumière ne cherche pas la fin ni le tout, mais va simplement à l'amour par une écoute attentive du monde, sans ménager le clair ni l'obscur, le grave ni l'aigu.

*« Nous avons seulement besoin d'un sentiment : l'amour ; l'amour en tant que personne qui a eu une infortune et non comme si elle était une sorte différente d'homme, un phénomène. Nous ne voulons pas être classés dans quelque monde différent... Je ne sais pas ce qui sortira de ce film, je ne sais pas. Je me demande si, bien qu'étrangers et repartant très loin, je me demande si vous rendrez la vérité ou si vous garnirez de mensonges ce que vous avez tourné pour l'utiliser qui sait dans quel but, qui sait pour quelles idées ? »*⁵

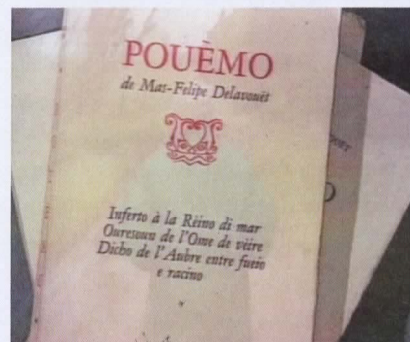
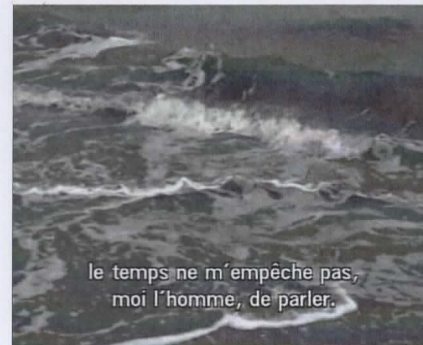
Dans ce singulier face à face avec l'image du lépreux, mes yeux, dans l'absence des siens, semblent pourtant ne pas ignorer le trouble qu'ils me donnent,

*Hélas ! plus ils sont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher sur eux*⁶



Ce qui se passe là, me tombe dessus sans crier gare, je suis littéralement mis à distance devant une synchronisation parfaite de l'image et du son ravagée par la maladie, victime d'un excès de présence impossible à nommer ; à cet instant, mon affection par le film est débordante et suffocante, le cinéaste a fait voler en éclat la langue où j'habite.

Il s'agit là d'une densité extrême de la parole, d'un parler effectif pour lequel Jean-Daniel Pollet cadre une gestuelle dans une mise en scène minimale où la voix surgit telle une force acoustique qui se souvient, excédant l'éloquence des mots qu'elle articule, avec un accent et des blessures qui lui collent comme la couleur à la peau. De cette manière, la voix devient un déchirant esthétique majeure qui dévore l'oreille jusqu'à l'arythmie, parfois. Un déchirant central dans l'œuvre de Pollet qui s'y dépense sous des formes variables, du tumulte au souffle clair du bout des lèvres, comme dans *L'arbre et le soleil*⁷ où le poète Mas-Felipe Delavouët y parle à deux voix.



Au commencement du film, il est un silence télévisé qui fait grand bruit ; dans l'émission de Georges Suffert, *La rage de lire* du 1^{er} juillet 1981, en dehors de Lawrence Durrell⁸, qui, lui-même, a le plus grand mal à retrouver le nom, personne à l'antenne ne connaît Mas-Felipe Delavouët. Le malaise est énorme et, dans l'instant qui dure une éternité, l'absent reçoit un hommage sans pareil ; une hiérarchie s'écroule et l'éclat de cette lacune sonne le glas de la vanité endémique des plateaux. Ce nouvel importun du midi est un poète dantesque aux quelques 15 000 vers en provençal qui ne croit pas à l'inspiration ni à la création, mais qui pense que le boulot de l'artiste est de savoir lire le monde et de faire son chemin parmi le chaos :

« C'est un texte antérieur à nous-mêmes à quoi nous avons à nous incorporer »⁹.



À deux pas de la méditerranée, il se situe dans un endroit précis, plutôt pour approfondir les choses que pour les laisser s'échapper, mais sans jamais oublier qu'il se sent américain car il aime Fred Astaire, allemand car il aime Beethoven, anglais car il avoue une tendresse particulière pour Shakespeare, français par Cézanne ce « *saint-laïque* » et surtout grâce à l'auteur de *La chanson de Roland* ; il est un « occidental-provençal » porteur d'un rythme composite.

Devant ce puits artistique, le lecteur Jean-Daniel Pollet délire et relie avec la précision et la précaution d'un funambule généreusement accueilli dans un jardin sacré, où le plus petit élément fait signe au poète. Par bonheur, le cinéaste s'est installé au meilleur de lui-même pour approfondir et ne rien laisser échapper d'une rencontre qui exhale un parfum universel, dans une distance intime où, corps à corps, il recueille au plus près les gestes rituels de l'arpenteur et surtout une voix dans tous ses états. La zébrure sonore d'un avion qui passe n'empêche pas l'homme de parler et l'autre homme d'écouter le souffle de la confiance, de la mise à plat d'une pensée, dans le murmure des organes qui confine au toucher. C'est de ce matériau vocal, de cette écoute fertile que va monter en film la formule rythmique de *L'arbre et le soleil*, son *ostinato* : une alternance de deux mouvements de la bouche.

Une voix qui parle et raisonne en français : « *l'œuvre d'art se situe dans le temps qui n'est pas le temps qui passe... qui n'est pas le temps de l'homme ni le temps de Dieu, qui est entre les deux, et bizarrement Saint Augustin appelle ça le temps des anges* ».

Une voix qui chante et résonne en provençal : « *comment lorsque la nuit commencera son reflux, pourrions-nous retrouver nos vies égarées et revoir la rose et l'oiseau dans la lumière ? nous verrons-nous marcher sur une jeune presque-île à force d'être les passants qui n'entendent que leurs pas en réponse à leur sang ?* ».

Il y a là ce qui ne peut se dire que de vive voix, ce qui ne peut venir que de la parole libre de tout sujet parlant qui est toujours déjà jeté dans cette orientation préalable, tracée par la langue qui l'habite. Une *lingua* par laquelle le poète avance aux limites foisonnantes des rhizomes d'une histoire, dans une totale mise en péril de soi, avec les variations mélodiques d'une voix chargée de terre humide ou de ciel enflammé et inspirée par des jeux vocaux réglés dans la petite enfance. A son tour, le cinéaste paye de sa personne, car il cisaille en fragments divers, pour les monter en film, ces inflexions et ces nuances tissées en un flux émotionnel

des plus complexes. En effet, Jean-Daniel Pollet choisit et diffuse les morceaux du chant poétique au risque d'images non verbales, dans une figure acousmatique, avec la volonté certaine de construire des effets à tendance infinie où l'absence engendre la présence et inversement. Il s'agit là, de poèmes perçus sans la pulpe des lèvres mais avec une telle force granuleuse de la bouche que le corps chantant se glisse dans le creux de mon oreille jusqu'à me procurer le frisson du contact charnel. C'est l'étrange tonicité d'une voix qui s'étire sans fin, la voix d'un lecteur que j'accueille et que j'écoute dans le silence de moi ; je le reconnais, car il me procure le plaisir du retour aux conversations de famille que, petit enfant, tout proche de l'expérience du spectateur dans son fauteuil, je sirotais le soir sans faire de bruit, replié comme un œuf sous la table de la cuisine. Or, si l'entrelacs des deux voix m'englobe, la silhouette du poète m'aimante simultanément et m'attache à la chair des pas d'un homme total qui sait se servir de son corps comme d'un instrument pour arpenter, sentir les arbres et respirer le soleil. Sous les angles les plus divers et par des trajectoires courtes ou profondes, Mas-Felipe Delavouët habite l'image au rythme lent d'une marche précise qui ressemble aux mouvements d'un acte traditionnel efficace. Dans un jeu de répétitions orchestrées des parcours, le film dresse le rituel de repérage et de chasse d'un amant de la nature sur un territoire au développement infini. Tout le corps tête, prend des mesures et par le frôlement des pieds, la terre, le carrelage, le sable et le chemin sonnent en des variations sensibles qui servent de repères pour construire et délimiter un promontoire dont la pointe s'avance jusque dans la mer. D'ici, le poète voit, ausculte et se mélange au monde qui se mélange à lui, dans l'éclosion de fertiles incidents de frontières ; tel cet homme liquide en marche vers l'horizon, sur la trajectoire finale d'une plage, où la mer s'épuise et le sable s'efface en un perpétuel brassage.

Le mélange ? Oui le mélange ! Car « *le pays natal est moins une étendue qu'une matière, c'est un granit ou une terre, un vent ou une sécheresse, une eau ou une lumière* ».



Ici, l'image et le son se caressent et s'étreignent jusqu'à dégager d'une végétation obscure la fragile émergence d'un battement d'ailes et d'un sifflement éperdu d'*Orphée*, peut-être, cette petite fauvette grise à calotte noire de la région méditerranéenne. Ce rapport insistant à l'invisible, à la matière au fond de la matière, m'émerveille et m'éveille dans la dislocation jubilatoire des formes où parfois je m'enlise ; ce film les fait crier, les fait plier.

Pour en arriver à cette secousse des choses, le cinéaste semble se mettre entre elles, puis en elles, afin de mieux saisir le caché, avant de trancher suivant une desquamation dont la durée épouse le rythme des voix ; alors, le cadre fait une hypostase de la plus infime manifestation vibratoire – rideau de porte qui prend le vent, ombres qui dansent et s'éclaircissent, aboiements puis bêlements qui élargissent le champ, cris d'oiseaux qui percent et blanchissent l'azur, feuillage qui ruisselle de frémissements argentés – dans un excès de ralentissement vers une immobilité tragique qui conteste le temps. C'est un peu comme une quête, au plus près des principes fondateurs qui agitent les éléments, à la recherche de la palpitation nue du présent pur où l'ombre de l'arbre s'accomplit en d'innombrables figures, semblables à des rais frémissants de lumière.

De cette manière, un nouvel Arbre de vie règne dans de nombreux fragments où éclate une arborisation verte ou brune découpée sur la substance des murs d'un village ou sur l'abîme cendré du ciel. C'est une recherche permanente de contrastes,

nourris aux jeux de l'ombre et de la lumière, où Jean-Daniel Pollet prolonge le goût de Mas-Felipe Delavouët pour l'Arbre et le Soleil, ces deux symboles forts de l'Art Roman. **FIG 7**



Au bout du compte, ce film est une construction aux allures romanes où le jaillissement vertical de l'Arbre me submerge comme un fleuve et me rappelle l'amour ; dans une sublime simplicité, les contre-plongées et les caresses panoramiques secouent la vie et la dépouillent de sa vétusté ; en un instant, elles me font apercevoir le monde comme pour la première fois.

« Vois, comme l'Arbre semble au-dessus de nous jouir de la divine ardeur dont il m'abrite : son être en plein désir, qui est certainement d'essence féminine, me demande de lui chanter son nom et de donner figure musicale à la brise qui le pénètre et le tourmente doucement »¹⁰.

Tout est courbe et profond dans le déploiement d'un nombre impalpable de petits arcs ; de niches enfoncées dans l'épaisseur d'un feuillage ; de voûtes d'arbres qui anamorphosent l'espace ; de sous-bois et de chemins bordés de haies qui tranchent en profondeur comme des galeries à colonnettes ; de ramures agitées comme des arcatures amplifiées ou feintes par le vent ; de corniches du dedans qui tendent la frondaison ; de corniches du dehors qui font chanter le vent et soumettent la pluie ; de palmettes et de fleurons qui marquent

la Provence ; d'ombres colorées sur les murs de maisons blanches, entre la fresque et la frêle détrempe, proches des rondes apocalyptiques, voire dionysiaques, mais surtout apolliniennes puisqu'il s'agit avant tout d'un emballement de la nature domptée par la vision de J-D. Pollet qui me dépose aux bords muets des mots. Me voici dans la volupté d'une projection qui joue avec mon imagination à la tranquille récolte des germes d'un monde présent. C'est une troublante figuration de l'invisible dans un silence qui bourdonne en veilleuse.

Parfois, le rythme germe du fond de la terre, puis se change en se chargeant de la plainte des vagues, fascinante par son perpétuel mouvement et l'étendue de sa partition. C'est un peu comme si chaque vague dans son écume salée soulevait un nouveau problème dans les cris et les rires innombrables des flots, se jouant ainsi de ma torpeur. Mais, jamais ces bruits salés n'effacent les sons et les images de l'eau douce qui serpente au sol, lente, silencieuse et ductile comme de l'huile qui irise, diffracte et disperse une lumière germinative, avec son lot de légères inquiétudes, « car l'eau reste une surface réfléchissante, toujours un miroir, qui divise la plénitude du monde, et qui vole au paysage son reflet, au ciel ses nuages. Et toujours renaissent, par réflexion, des ombres fugitives et dangereuses »¹¹ ; au creux d'un petit canal d'irrigation, les cheveux d'Ophélie sont devenues des racines qui flottent entre deux eaux, pour têter des forces et garder au monde sa mémoire tragique. Et puis comment oublier que la substance de l'eau parle d'intimité jusqu'à la source des larmes, où jaillissent des joies mais aussi des douleurs et des peurs ineffables ?

Ainsi, plus que tout autre chose, l'eau est un organe vital du film, un acteur humidifiant, végétant et lustrant par excellence qui donne à la forme un essor inépuisable. Le territoire devient spongieux, l'écran se ramollit dans l'excès d'une coulée audiovisuelle qui me tend les choses alors qu'un fleuve profond nous sépare.

Le film coule et l'eau suit le mouvement : elle pleut, ruisselle, ravine, tourbillonne, creuse, s'épaissit en boue en démultipliant ses petits bruits organiques d'une rare alacrité. C'est un goutte à goutte sans colère, ni régulier, qui menace

l'arrogance du temps, mais que parfois la musique de Beethoven suspend.

Cette belle auscultation où les lignes s'effacent pour laisser place aux profondeurs, interroge mon engagement et mes choix de vie. Elle me propose l'or que Delavouët a fait de sa vie, les beautés que Pollet fait de la sienne, et ce qu'à mon tour je peux faire de ce film dans le vertige d'un puits de plaisir sans fond. Il s'agit là de la relation entre la vie et le chant, dans l'écart d'une expérience où s'émancipe la lecture.

Si la poésie est une disposition à révéler l'intime de tout, *L'Arbre et le Soleil* est un poème où circule des courants à haute tension sans jamais séparer le monde de l'humain et je découvre combien, sans ce genre de film, la vie pourrait être un exil.

Quelles sont belles ces plumes blanches de milliers d'oiseaux qui volent au ralenti sur la lagune bleu en présence du poète regardé qui regarde et s'inscrit dans le spectacle du monde. Et qu'elle est gracieuse cette plume, esseulée, qui flotte au vent léger, accrochée à la branche fragile d'un arbuste qui

tremble mais ne rompt pas. N'attendez pas ! Cueillez dès aujourd'hui ces beautés qui font de la terre un jardin fertile, mais fragile, qu'il nous appartient d'entretenir, si nous ne voulons pas que se vérifie l'intuition du lépreux Raimondakis « *Vous allez droit à la catastrophe* ». ■



NOTES

1. Loin de nos cendres. p. 813, La Pléiade, 1983.
2. Barbey d'Aurevilly, *L'Enfermé*, 1852 en feuilleton et édition complète en 1854, p. 14.
3. Oh ! le vent large agite les feuilles (vent large : qui souffle du large, brise de mer). In *Mirèio*, de Frédéric Mistral, éd. G. Charpentier, Avignon, 1880, p. 7 et p. 45.
4. Quelques préférences, mais pas de hiérarchie.
5. Déclaration de Raimondakis, l'extraordinaire porte-voix des lépreux, dans le film *L'Ordre*.
6. Sertorius, Corneille, acte II, scène 1.
7. *L'Arbre et le Soleil* de Jean-Daniel Pollet, 1989-1990, 1h13. Portrait du poète Provençal Mas-Felipe Delavouët auteur de plus de 15 000 vers.
8. Auteur notamment du *Quatuor d'Alexandrie*...
9. *L'œil écoute*, de Paul Claudel, éd. Nrf Gallimard, 1946, 2^e édition, p. 189.
10. *Dialogue de l'Arbre*, Paul Valéry, œuvres 2, La Pléiade, p. 177.
11. *L'œil vivant*, Jean Starobinski, éd. tel Gallimard de 1999, p. 230.